

CLAIRE GALISSON

LA CITE

Les Clés

© Copyright 2016 - Claire Galisson
Tous droits réservés

ISBN : 978-2-9558642-0-3

Claire Galisson
29 rue Henri Bouriché
49320 Chemellier
FRANCE

PROLOGUE

L'histoire qui suit a commencé à l'aube de mes quinze ans...

Non ! Aujourd'hui, je peux affirmer, avec le recul, que tout cela a débuté plus tôt.

Tu comprendras.

Ce jour où mes yeux ont commencé à s'ouvrir sur un monde inconnu, je te raconte...

Cette histoire, c'est la mienne.

Enfin, cette histoire, c'est la nôtre...

CHAPITRE 1

LA CLE

– Je ne comprends pas, Laël.

Mon père était installé dans le fauteuil à son bureau, et je me tenais debout devant lui.

C'était une belle journée d'automne, fraîche, mais ensoleillée. Le crépuscule prenait place et je venais de rentrer d'une partie de football avec des amis du quartier.

– Explique-moi !

Le regard tourné vers la cheminée, je faisais mine d'observer les flammes qui crépitaient. Je savais ce que mon père voulait entendre et je n'avais qu'une hâte, que cela se termine.

Je n'étais pas inquiet, il se mettait rarement en colère contre nous. Seulement, là où je n'étais pas tranquille, c'était que je n'avais aucun doute concernant mon erreur. En moi, ce sentiment gênant qui fait nous sentir mal émergeait et il prenait sa source dans ce que j'étais triste de l'avoir déçu.

– Regarde-moi ! dit-il fermement de sa voix douce.

Je levai les yeux vers lui, mais il m'était difficile de soutenir son regard. J'avais toujours trouvé que celui de mon père était intense et profond, comme s'il n'avait pas peur qu'on puisse lire en lui. Je craignais d'y croiser de la peine.

Il ne me laissa pas le temps de les baisser à nouveau et il reprit :

– On avait conclu un accord. Tu pouvais aller voir tes amis, mais on t’avait demandé d’emmener Raph avec toi. On comptait sur toi avec Maman.

– Je sais...

– Ton frère était déçu, tu t’en doutes. Et en plus, tu imagines s’il avait eu un problème durant notre absence ?

Je n’avais pas envie qu’il poursuive, je ne me sentais déjà pas fier. Je connaissais mon père et il détestait enfoncer le clou comme on dit. Il devait voir mon état, néanmoins je pressentais que ce jour-là faisait partie de ceux où il voudrait chercher à comprendre le fond du problème.

Ce n’était pas la première fois que nous abordions le sujet et si je me renfermais souvent et abrégais la discussion par mon silence, nous arrivions quelques fois à en parler. Je savais qu’aujourd’hui, j’étais allé plus loin que d’ordinaire.

– Il ne peut pas jouer au foot avec nous et puis ce sont mes amis, pas les siens.

– Laël...

Sa voix s’éteignit dans un silence. Nous n’entendions que le bruit du feu et ceux plus lointains du reste de notre famille dans la maison.

– Je sais que ce n’est pas toujours évident pour toi. Nous essayons avec Maman de ne pas te faire porter trop de poids dans la situation actuelle. Mais, je regrette, il y a obligatoirement des contraintes avec la maladie de Raph et même si ce n’est pas juste, elles ont des répercussions sur chacun d’entre nous. Toi y compris, que ça te plaise ou non.

Voilà, c’était ça le problème. Mon problème. Ce qui, je pensais, m’empêchait de vivre une vie libre et tranquille, comme les autres adolescents de mon âge.

Raph était malade et c’était incurable. Durant la grossesse, des anomalies avaient été décelées et trois mois après

la naissance, le diagnostic était tombé. Il était atteint d'une maladie orpheline : la renoncule. Selon les médecins, ses jambes n'auraient jamais la possibilité de fonctionner. Il était en fauteuil roulant et de nature fragile, il contractait les moindres virus qui passaient près de lui. C'est pourquoi il ne pouvait pas rester seul.

Mes parents étaient convaincus qu'un jour il guérirait et ils continuaient de croire et d'encourager Raph à regarder l'avenir avec optimisme, dans l'attente de sa guérison.

Quand j'étais jeune enfant, je les écoutais et je rêvais que cela puisse être vrai. Or les années sont passées, nous en étions au même point et je ne croyais plus aux contes de fées. Et maintenant que j'étais plus âgé, ils comptaient sur moi pour que Raph puisse participer à certaines activités. À mes activités. Je savais qu'il n'était pas responsable de cette situation, mais j'étais quand même en colère contre lui. C'était plus fort que moi, je reportais ce sentiment d'injustice sur Raph. Nous n'avons jamais été proches malgré l'attachement qu'il me montrait. Il m'arrivait même de me dire que je ne l'aimais pas. Ce que j'aurais voulu c'était d'avoir un frère normal, qui grandirait comme tous les autres et avec qui j'aurais pu jouer lorsque nous étions petits, comme on le fait lorsque l'on a un frère de deux ans son cadet. Je me sentais plus proche de notre petit frère Uriel bien qu'il ait six ans de moins que moi.

Bref. Mes parents avaient prévu une sortie avec Uriel pour son anniversaire. Ils aimaient célébrer nos naissances de façon spéciale et ils avaient instauré une tradition familiale : passer un moment en tête à tête avec celui qui fête son année supplémentaire. Nous choisissions ce que nous souhaitions faire à cette occasion et comme tous les ans, Uriel avait demandé à aller voir un film au cinéma avec eux.

De mon côté, j'avais prévu d'aller faire une partie de football avec des amis et plutôt que de faire venir quelqu'un pour Raph, mes parents m'avaient demandé de l'emmener avec moi. Je savais que cela faisait plaisir à mon frère et que lui était heureux en ma compagnie. Mais je ne me rappelle plus la raison pour laquelle je pris la décision de sortir sans lui. J'étais passé devant sa chambre sans m'arrêter et j'avais filé en douce. Après tout, ce n'était que le temps de deux ou trois heures, pas plus. Et une fois sur le terrain, je n'y réfléchis même plus. C'est à mon retour, en voyant la voiture de mes parents garée devant la maison que je repensais à l'accord que je n'avais pas respecté.

Mon père allait reprendre la parole, mais le téléphone sonna dans le salon qui se situait à côté du bureau. Je distinguais la voix de ma mère et je vis mon père tendre l'oreille, essayant de deviner qui appelait. Ma mère frappa à la porte et elle apparut, le combiné dans la main.

– Chris, chuchota-t-elle. C'est Elias. Ça a l'air urgent, mais je peux lui dire que tu le rappelles plus tard.

– Non, c'est bon, passe-le-moi, je devais lui parler.

Elias Fedeli faisait partie des proches amis de mes parents, et il vivait avec sa famille dans notre quartier. Ma mère tendit le téléphone à mon père et elle sortit, sans me regarder.

– Laël, on poursuivra cette conversation plus tard. Profites-en pour réfléchir à ce qui s'est passé aujourd'hui.

J'acquiesçai de la tête et je quittai la pièce.

* * *

Je retrouvai ma mère dans la cuisine.

C'est en entrant dans cette pièce qu'elle avait eu le coup de cœur pour la maison. Les meubles en bois, couleur taupe, lui donnaient le côté chaleureux et les larges fenêtres le côté lumineux. J'y trouvais souvent ma mère, discutant avec ses amies autour d'une tasse de thé ou s'amusant aux jeux de société avec Uriel. Conviviale et accueillante, c'était un peu l'âme de la maison.

De dos, affairée à laver des légumes dans l'évier, elle ne me voyait pas. Je m'installai derrière elle, à la grande table en bois brut. Je tirai la chaise exagérément sur le sol pour qu'elle ne puisse douter par le bruit, que j'étais là. Je voulais parler, mais je ne savais pas par où commencer. Je détestais ces silences pesants et j'espérais qu'elle serait celle qui briserait celui-ci. Je scrutais ses longs cheveux châtain attachés en chignon. En cette fin de journée, des mèches s'étaient échappées et quelques-unes flottaient sur son dos, d'autres le long de ses tempes et j'attendais d'y voir un geste plus net qui annoncerait un mouvement vers moi.

Elle s'appelait Léna, Léna Delépée, plus exactement, depuis le jour de son mariage. C'était une belle femme, de taille élancée. Mon père lui disait chaque jour à quel point il la trouvait magnifique, même lorsqu'elle venait de se lever. Cela la faisait rire et elle lui répondait qu'il manquait nettement d'objectivité. Elle était aussi, malgré ses impatiences, l'une des femmes les plus douces que je connaisse. Elle pardonnait avec facilité et mon père tentait régulièrement de la retenir un peu pour qu'elle nous laisse le temps de réaliser nos erreurs avant de venir nous cajoler. Je savais que c'était ce qui se passait en elle en ce moment. Certainement qu'elle était déçue, aussi. Mais elle se mettait souvent à notre place, elle faisait preuve d'une trop grande empathie et cela lui

jouait des tours selon mon père. J'étais sûr qu'elle savait que je me sentais mal.

J'entendais Uriel qui s'amusait à quelques pas de nous et je me demandais ce que faisait Raph. Notre maison était de plain-pied, par commodité. Je décidai de regagner ma chambre, certain que ma mère prenait sur elle pour ne rien me dire en faisant mine de ne pas me voir.

Près du couloir qui menait aux chambres, je trouvai Uriel, vêtu d'un déguisement de superhéros, qui simulait une escalade contre un mur. Il avait hérité des costumes que j'avais collectionnés plus jeune, m'imaginant dans la peau de tous ces héros emblématiques ! Du vaillant chevalier aux hommes dotés de pouvoirs extraordinaires, en passant par les agiles ninjas qui se battaient mieux que personne. Même si je pensais n'avoir plus l'âge pour ce genre d'amusements, je gardais toujours en moi, secrètement, l'envie de faire partie de ces héros qui avaient bercé mon enfance. Le matin au réveil, je me surprénais à me remémorer les rêves de la nuit dans lesquels j'étais un surhomme imbattable à qui il arrivait des aventures incroyables.

– Attention à toi, je suis *Spiderman* ! s'écria Uriel.

D'un geste de la main, je le repoussai doucement.

– Non, je n'ai pas envie de jouer.

Il me suivit malgré tout dans le couloir en essayant de m'entraîner dans son histoire.

– Laisse-moi !

J'entrai dans ma chambre et lui refermai la porte au nez. Je m'installai sur mon lit depuis lequel il m'était possible de regarder par la fenêtre. La nuit était tombée et la lueur des lampadaires éclairait notre rue. Dehors, le silence régnait. Chacun devait être rentré chez lui.

Nous habitons dans un quartier calme d'Angers, une ville à trois heures de Paris. Dans la capitale, des événements sombres venaient d'avoir lieu et les autorités appelaient à la vigilance en province aussi. Les Révoltés avaient commis des attaques, leur façon de s'opposer au gouvernement en place. Jusque-là, ils s'étaient contentés de dénoncer ce qu'ils estimaient être des abus, maintenant ils en étaient venus à perpétrer des actes qui dépassaient la ligne rouge. Des bâtiments financiers et politiques étaient visés et trois d'entre eux étaient partiellement tombés sous le coup d'explosifs en l'espace de quelques semaines. Bien qu'il n'y ait eu aucun mort, notre président, dans un récent discours, avait évoqué des menaces plus graves de la part des Révoltés. Mes parents ne paraissaient pas effrayés par ces épisodes. Avec mes amis, nous n'en parlions pas, aucun de nous n'osait montrer ses préoccupations, ne voulant pas avoir l'air aux yeux de la bande plus craintif qu'un autre. Cependant à l'extérieur, nous voyions des gens aux visages soucieux et nous n'étions pas sereins.

Pour l'heure, c'était un autre sujet qui occupait mon esprit. Une simple paroi séparait ma chambre de celle de Raph et j'entendais de l'autre côté du mur, la musique qui sortait des enceintes de son ordinateur. Il avait opté pour un morceau de classique avec comme toile de fond des violons animés. Nous aimions tous la musique, elle avait une place d'honneur dans notre famille et nous pratiquions tous d'un instrument. Même si nous étions tous sensibles à cet art, Raph avait toujours été plus réceptif et enthousiaste dans ce domaine. Je suis sûr qu'il connaissait le nom du concerto qui se jouait dans sa chambre et contrairement à moi, il s'intéressait à tous les styles de musique. Dès qu'il entendait quelques notes, son visage s'éclairait et il regardait autour

de lui pour trouver en ceux qui l'entouraient si cela avait la même résonance, afin de pouvoir partager ces moments de musicalité. Il jouait à merveille du piano. Sans doute que, ne pouvant pas utiliser ses jambes, il avait souhaité développer ce qui fonctionnait. Quant à moi, je faisais un peu de guitare et je me plaisais à taper sur la batterie de temps à autre. Uriel, lui, se déchainait sur cet instrument et il utilisait ses cordes vocales dont la tessiture était exceptionnellement étendue.

L'engouement de Raph pour la musique m'exaspérait. Même si je ne voulais pas le reconnaître, cela me mettait face au fait qu'il y avait en moi ce sentiment que rien ne m'intéressait vraiment. Lui était doué et j'avais l'impression que je n'excellais en rien.

Les minutes passaient et je n'arrivais plus à réfléchir. Tout se bousculait dans ma tête, sans rien réussir à rassembler de très clair. Je restais assis sur mon lit, en cherchant quelle réponse j'allais pouvoir donner à mon père, quand nous reprendrions notre conversation.

Mes pensées se dirigèrent de nouveau vers Raph et à ce qu'il pouvait faire et ressentir. À quoi songeait-il ? Comment allait-il ? Est-ce que les violons qui vibraient avec frénésie correspondaient à un état de colère et d'irritation, à un désir de vengeance ? Où se sentait-il triste, déprimé ? Je me surpris à faire comme ma mère et à me trouver dans une disposition d'empathie. Je décidai de me lever et d'aller le voir afin de lui demander pardon. Il ne fallait pas aller chercher loin en moi pour reconnaître que je lui avais fait de la peine et je me sentais mal, même si nous n'étions pas complices.

J'arrivai devant sa porte et je pris une grande respiration avant de frapper, timidement. M'excuser n'était jamais évident pour moi. Je ne savais pas pourquoi cela était si diffi-

cile de formuler ces quelques mots. Mon cœur se mit à battre plus fort quand j'entendis la voix de Raph.

– Oui ?

– C'est moi. Je peux entrer ? J'ai quelque chose à te dire.

Silence.

J'ignorais ce que cela signifiait, alors je repris :

– S'il te plait, je peux entrer ?

De nouveau, quelques secondes de silence, puis un simple « Entre ».

J'ouvris la porte et je le trouvai à son bureau, face à son ordinateur portable. Sa chambre était généralement rangée et ordonnée. Comme il ne pouvait pas la nettoyer seul, elle était toujours en meilleur état que la mienne que je devais faire moi-même. Des cadres photo de notre famille ornaient les murs. Je n'avais jamais pris le temps de lui demander pourquoi il avait fait ce choix de décoration, mais alors que je me tenais derrière lui, je me surpris à vouloir le faire. Sans doute parce que cela aurait été un moyen d'entamer la conversation de façon plus légère ou d'éviter de devoir parler de ce qu'il s'était produit aujourd'hui si je constatais qu'il répondait à ma question. Seulement, vu le ton qu'il avait emprunté pour me dire d'entrer, je savais que ce n'était pas la meilleure des idées.

Il ne s'était pas retourné et faisait mine de naviguer sur Internet. Ou peut-être le faisait-il vraiment, je n'avais pas observé.

Mes parents m'avaient toujours invité à regarder la personne lorsqu'on souhaite lui demander pardon. Alors je me suis approché de lui et je me suis mis à ses côtés, debout. Je fixais le sol parce que je ne me sentais pas encore prêt à le faire. Au moment où je levai les yeux vers lui, je vis de manière très nette, son visage, éclairé par la lumière de l'écran.

Il était baigné de larmes. Elles coulaient sur son visage. Cela n'avait duré que quelques instants, le temps d'en suivre une, de la voir descendre sur sa joue et tomber de son menton. Je me souviendrais toujours que ce qui m'a atteint en plein cœur c'est de réaliser qu'il avait tant pleuré que son vêtement était trempé. Je n'arrivais plus à parler ni à bouger. C'était la première fois que je le voyais réagir de la sorte. Je l'avais déjà attristé, je n'étais pas toujours tendre avec lui, et ce depuis sa naissance. Je ne comprenais pas pourquoi. C'était ainsi et je n'y pouvais rien. Il ne m'en tenait pas rigueur, ayant cette capacité à passer à autre chose et à m'accueillir avec le sourire quelques instants plus tard. Mais cette fois, j'en étais certain, j'étais allé trop loin et je l'avais profondément blessé.

Les mots que j'avais préparés avant d'entrer ne semblaient pas pouvoir sortir. Je finis par bafouiller :

– Je voulais...

– Je n'ai pas envie de t'écouter, me coupa-t-il, le visage toujours vers l'écran.

Sa voix tremblait et je devinais que ce n'était pas évident pour lui non plus de s'exprimer. Pourtant, tout comme je le fis avant d'entrer, il prit sa respiration et tourna son regard vers moi. Ses yeux étaient embués, mais je n'y percevais pas de colère. J'aurais préféré qu'il me crie sa déception et qu'il éclate en reproches, mais non !

– Je voudrais juste te rappeler une chose. Je ne suis pas responsable du poids que je fais porter à toute la famille à cause de la maladie. Et je refuse de devoir porter ce poids-là. Et ne t'en fais pas, j'ai dit aux parents que je ne voulais pas non plus que tu sois obligé de t'occuper de moi puisque c'est si difficile pour toi.

Il détourna le regard et ravala un sanglot.

– Maintenant, tu peux sortir.

Je restais bouche bée. Ce n'était pas ce que j'avais prévu en venant ici. J'avais l'intention de réparer mon erreur, je souhaitais m'excuser et voilà que je ne savais plus quoi dire. Je me dirigeais vers la porte, quand je réussis à lâcher :

– Pardon, Raph.

La porte refermée, je me sentais lourd et triste. L'affection que je pensais parfois ne pas avoir envers Raph se réveillait. Au même moment, la voix de ma mère appela depuis la cuisine : « À table ! »

Je n'avais pas le cœur à manger. Je me résolus tout de même à rejoindre la table familiale, déjà dressée, un plat posé au milieu d'où s'échappait une fumée grise. À l'odeur qui embaumait la pièce, le pain sortait du four. Cela ne suffisait pas à éveiller mon appétit. Uriel, qui avait retrouvé ses vêtements ordinaires était installé à sa place. Je m'assis et mon père nous rejoignit à son tour. Ma mère, qui revenait de la chambre de Raph, annonça que ce dernier ne souhaitait pas manger. Elle essaya de le cacher, toutefois au moment où elle nous le dit, je surpris des larmes dans ses yeux. Elle avait dû voir l'état de Raph et elle devait en être très affectée. Cela accentua mon abattement.

À part Uriel qui, ne prenant pas conscience de la situation, racontait avec enthousiasme le film qu'ils avaient regardé, le repas fut silencieux. Je me forçai à terminer mon plat. Ma mère, comme à son habitude, commençait à ranger ce qu'elle pouvait, espérant ainsi avoir du temps pour elle après ce brin de ménage. Mon père allait l'aider à débarrasser quand il fut arrêté par un petit hochement de tête de ma mère dans ma direction, comme pour lui suggérer de s'occuper plutôt de cette situation.

– Laël, rejoins-moi dans mon bureau quand tu seras prêt, s’il te plait.

– Oui, répondis-je, l’air penaud.

Mon père se leva et partit en direction de son bureau. Ma mère empilait les assiettes sur la table et avant de les soulever pour les amener vers l’évier, sans dire un mot, elle posa sa main sur mon épaule, avec douceur et affection. Ce geste me fit du bien et me donna du courage pour le rejoindre.

* * *

Je frappai à la porte pour m’annoncer. Je savais que je n’avais pas besoin d’attendre de réponse de sa part pour entrer.

Mon père terminait de mettre une bûche et m’installant sur le canapé, je le regardai ranimer les braises. J’aimais cette pièce. Elle était chaleureuse même lorsque la cheminée n’était pas enflammée. La majorité du mobilier était en bois et il veillait à limiter les objets et les papiers. Il y avait quand même des souvenirs de voyages et des créations que mes frères et moi lui offrions à certaines occasions. Comme ce cheval sculpté dont j’avais longtemps été fier, jusqu’à ce que je prenne conscience, avec du recul et des années plus tard, qu’il fallait beaucoup d’imagination pour y voir un cheval. J’avais passé beaucoup de temps dans ce bureau lorsque j’étais enfant. Mon père acceptait que j’y joue, si je le faisais silencieusement. Nous y avons eu des conversations. Nous nous asseyions côte à côte sur le canapé et nous discutons de nos journées. Ces moments se faisaient plus rares parce que je préférais passer du temps dans ma chambre ou à l’extérieur avec mes amis. Mais je savais que le bureau de mon père m’était ouvert.

C'était un homme de taille moyenne, fin et élancé comme ma mère et aux grands yeux marron. Quelques cheveux blancs étaient parsemés sur sa tête et sa barbe brun foncé.

Les flammes avaient repris leur danse et le craquement du bois se faisait entendre. Le feu me laissait admiratif et je pouvais passer des heures à regarder ses couleurs, à profiter de la chaleur et de l'odeur du bois qui se consume.

– Alors Laël. Comment vas-tu ?

Les mots de mon père me tirèrent de mes pensées. Je ne m'attendais pas à cette question. Comment est-ce que j'allais ? Est-ce que ce n'était pas plus important de se demander comment allait Raph ? Surpris, je ne savais pas quoi répondre.

– Comment te sens-tu ?

Sa voix était calme et posée. Il me semblait que cette discussion n'allait pas prendre la tournure que j'avais pu imaginer.

Je baissai les yeux.

– Pas vraiment bien.

Pour une fois, je n'attendis pas qu'il me questionne encore ou qu'un silence s'installe. J'avais besoin de déverser mes émotions même s'il n'y avait pas de suite logique.

– Je me sens... mal. Je ne sais pas pourquoi j'ai fait ça... pourquoi je fais ça à Raph. Je n'arrive pas à faire autrement. C'était si dur de le voir autant pleurer à cause de moi.

De repenser à l'image de Raph et de ses larmes, je m'effondrai à mon tour. Je ne sais plus ce que j'ai fini par dire, ni dans quel ordre, ni tous les mots exacts, mais j'ai pleuré, pleuré et encore pleuré. Mon père, à mes côtés, sa main posée sur mon épaule m'encourageait à libérer mon cœur.

– Pourquoi je suis si... méchant ? J'aimerais tellement être quelqu'un de bien.

Il y eut quelques instants de silence, bien que je n'arrivais pas à faire taire quelques sanglots installés dans ma gorge.

Mon père prit ma main.

– Laël, dit-il avec douceur, ce que tu as libéré ce soir va nous permettre d'aller plus loin. Je sens que tu es prêt pour ça. Mais avant je voudrais te poser une autre question.

– Laquelle ? demandai-je en reniflant.

Il me tendit un mouchoir.

– Crois-tu qu'on puisse changer ?

– Certains peut-être, mais moi, je ne pense pas. J'ai déjà essayé avec Raph. Je sais que ma façon d'être avec lui n'est pas juste, mais c'est comme si je n'arrivais pas à faire autrement. Mais je voudrais bien.

– Laisse-moi te dire que tout le monde peut changer. Je t'assure que si tu décides de faire des choix différents alors tu changeras. Ce que je viens d'entendre de ta bouche découle d'un cœur qui se remet en question, qui est prêt à changer.

La tête baissée, je fixais mes mains, croisées sur le haut de mes cuisses.

– Regarde-moi.

Je tournai mon visage dans sa direction et il me répéta en me regardant droit dans les yeux :

– Tu peux changer et je te le dis, tu vas changer et tu vas devenir un homme fort, aimant et compatissant. C'est déjà en toi, il te suffira de faire des choix, les bons choix.

Ses paroles me faisaient du bien, même si je n'arrivais pas à les recevoir pleinement.

– J’ai quelque chose à te montrer ce soir. Il y a longtemps que j’attends ça et je sens que c’est le moment. Pourtant, tu sais, moi-même, je suis plutôt étonné. Je n’aurais pas cru, vu comme l’après-midi s’est déroulé, que ça puisse être pour aujourd’hui.

Je ne comprenais pas où il voulait en venir et le mystère qui planait dans ses mots m’inquiétait un peu. Il se leva et il prit une boîte en métal, cachée derrière des livres de l’une de ses étagères. Je ne me souvenais pas l’avoir déjà vue et je me demandais ce qu’il s’y trouvait de si spécial dont nous pourrions avoir besoin dans un moment pareil.

Seulement, il y avait quelque chose que je voulais faire avant que mon père n’aille plus loin. Je me raclai la gorge.

– Papa, je te demande pardon pour ce qui s’est passé et pour ne pas avoir respecté notre accord.

Il se tourna vers moi en souriant.

– Merci. Je l’accepte, mais sache que tu étais déjà pardonné. En tout cas, ce que tu viens de me dire me confirme ce que je sentais. Je vais te montrer quelque chose d’important qui va changer ta vie à tout jamais ! s’exclama-t-il en brandissant la boîte au-dessus de sa tête.

Il se rassit à côté de moi. Avec tout ce mystère, j’étais curieux et impatient qu’il l’ouvre.

C’était une simple boîte en fer. Il décrocha le clapet de fermeture, mais je ne réussis pas à distinguer l’objet qui était à l’intérieur, car de la lumière en sortait. C’était éblouissant. Je clignais plusieurs fois des yeux comme on le fait lorsqu’on éclaire une pièce, sitôt que l’on est réveillé. Ils s’habituaient et je pus voir ce qui s’y trouvait.

C’était une clé.

– Elle est à moi ! Prends-la si tu veux, tu peux la regarder d’un peu plus près.

Je ne savais pas à quoi elle servait, cependant devant l'enthousiasme et l'excitation de mon père, ma curiosité était attisée et je m'exécutai. Une fois que ma main s'en saisit, il s'avéra que c'était bien d'elle que la lumière émanait.

Elle était dorée et sertie de pierres brillantes, toutes de couleurs différentes.

– Elle est en or ?

– Oui. Mais c'est un or qu'on ne peut pas trouver chez nous, enfin, pas de ce côté. Ou en tout cas, pas pour l'instant.

Je n'avais jamais vu un or si éclatant de toute ma vie. Je ne saisissais pas ce qu'il voulait dire par « de ce côté », mais je n'eus pas le temps de lui demander parce qu'il continua son explication.

– Et là, tu vois, ce sont des pierres précieuses, de véritables pierres précieuses ! Il y en a douze, six de chaque côté.

Les yeux de mon père scintillaient comme lorsque des enfants déballent des cadeaux.

Je tournai la clé dans tous les sens. Elle devait servir à ouvrir une énorme porte, car à vue d'œil elle faisait bien une vingtaine de centimètres. Je remarquais des signes et écritures gravés à plusieurs endroits, mais ce n'était pas des lettres que je pouvais déchiffrer. Et savoir ce qu'ils signifiaient n'était pas ma question première.

– Qu'est-ce qu'elle ouvre ?

Mon père respira un grand coup et ce que j'entendis de sa bouche me parut improbable.

– Cette clé, c'est ce qui me donne accès à un endroit fabuleux et que tout le monde ne peut pas voir ! Et aujourd'hui, j'aimerais t'inviter à le découvrir avec moi !

Je le regardais, les yeux grands ouverts. Profitant de ma surprise, il enchaina :

– Ce que je te dis doit te paraître fou, mais je t’assure, c’est la vérité ! Et si tu veux bien me faire confiance, je t’y emmène dès maintenant ! J’attends ce moment depuis tellement longtemps ! Bon, tu dois le voir, je suis vraiment excité, dit-il en tapotant trois fois dans les mains. C’est une étape importante que tu ne réalises pas encore ! Crois-moi, ta vie va en être bouleversée.

Il avait l’air très sérieux.

– Je te promets que tu ne seras pas déçu du voyage !

Je regardai l’heure qui s’affichait sur l’écran de l’ordinateur : 20 h 17. Où allons-nous sortir en ce début de soirée ? Je ne comprenais pas grand-chose, cependant je devais être fou moi aussi parce que je lui répondis :

– D’accord, allons-y.

La suite fut plus perturbante encore. J’allais me lever quand mon père, tout sourire, m’annonça :

– Nous n’avons pas besoin de sortir. On va rester là, sur le canapé ! Prends ma main.

Je n’eus pas le temps de la lui donner qu’il l’avait déjà saisie.

– Maintenant, tu n’as rien à faire. Ferme juste tes yeux et je m’occupe du reste.

Je me sentais ridicule, assis, main dans la main avec mon père, à parler de choses étranges. Mais je cédai à sa demande et je fermai les yeux.

C’est là que, quelques instants plus tard, mes yeux ont commencé à s’ouvrir.

CHAPITRE 2

LE JARDIN

Mes paupières étaient bloquées. Je vivais la même chose que lorsque mon père avait ouvert la boîte en métal, mais de façon décuplée. J'avais la sensation que la luminosité qui m'entourait m'empêchait d'écarquiller les yeux, comme quand l'on veut regarder le soleil, mais en plus intense.

Allongé, j'ignorais où, je sentais sous mes mains comme de l'herbe.

– Je suis à côté Laël. Tes yeux vont finir par s'habituer. Ça fait toujours cet effet, surtout les premières fois. Prends ton temps.

Mais beaucoup d'autres choses me troublaient et j'avais conscience que mille nouvelles sensations traversaient mon corps. Tous mes sens étaient en éveil. J'avais l'impression de respirer pour la première fois de ma vie, pourtant, je n'avais pas de problème de souffle. Or, à chaque inspiration, je me sentais plus vivant. Quel était cet air qui entrait dans mes poumons ? Il était fait d'effluves doux, fruités et épicés. Des odeurs se mélangeaient dans un parfait accord, bien plus que les meilleurs parfums que j'avais eu l'occasion de sentir lorsque j'accompagnais mon père quand il voulait en offrir à ma mère.

J'étais de plus en plus curieux de comprendre où je me trouvais. Mes yeux s'habituèrent, mes paupières m'obéissaient plus facilement. Mon père ne disait rien, mais j'entendais sa respiration. Je pouvais même percevoir les battements de son cœur. Qu'arrivait-il à mes oreilles ?

Bien qu'ébloui, mes yeux étaient enfin ouverts, et la première chose que je distinguais était le visage de mon père qui se tenait au-dessus de moi, souriant. Il était lumineux lui aussi.

Je ne savais toujours pas où je me trouvais, néanmoins ce qui était sûr, c'est que je n'avais pas peur. Je ne m'étais jamais senti si bien de toute ma vie. Cela allait au-delà du bien-être.

Mon père me prit la main, il m'aida à m'asseoir et je pus enfin admirer le décor. C'était une sorte de jardin. Mais je n'en avais jamais vu de semblable. Les couleurs autour de moi, celles des fleurs, des arbres et leurs feuilles, tout paraissait plus profond, plus intense, plus net, plus éclatant, comme si ce que j'avais pu voir jusque-là dans ma vie avait été couvert d'un voile.

Mon père se taisait et il s'amusait à m'observer découvrir ce lieu. J'arrivais à discerner les éléments maintenant et je constatai que mon père avait encore cet éclat qui m'avait surpris. En était-il de même pour moi ? Nous étions pieds nus et son pantalon noir et son pull gris étaient devenus blancs. Étonné, je vérifiai ce que je portais. J'étais vêtu d'un tee-shirt et d'un pantalon rouge-écarlate.

– Papa, on est où ? Je rêve ? Ça paraît tellement réel et... extraordinaire !

Il regarda, de droite à gauche, puis de gauche à droite, lentement, de manière à contempler lui aussi le paysage. Il hochait la tête, nous étions d'accord.

– Oui, c'est bien ça... extraordinaire. Je ne m'en lasse pas. Chaque fois que je viens, je suis émerveillé.

Il s'était contenté de rebondir sur ma dernière remarque et en avait oublié mes questions. Il se leva et m'aida à faire de même.

– Non, tu ne rêves pas ! se reprit-il. Ce que tu vois est bien réel. Nous sommes ici... dans la Cité. Et plus exactement dans l'un des jardins de la Cité.

Ma curiosité était vive. Sa réponse n'expliquait rien ou presque.

– Et nos vêtements ?

– Oui, c'est une des petites particularités de cet endroit. Ça me va bien ? s'amusa-t-il en tournant sur lui-même.

Quelle était cette cité ? Comment ce lieu pouvait-il exister et comment mon père avait-il fait pour nous transporter ici de façon si simple, mais fantastique ? Je me trouvais dans un endroit féérique et je me sentais si bien. Il faisait si bon ! Une légère brise frôlait mon visage, mais l'air et la température qui nous enveloppaient étaient parfaits.

Un papillon blanc et brillant vint se poser sur mon nez. Mon père gloussait, me voyant loucher pour le regarder quand un autre papillon, d'un bleu transparent et éclatant, atterrit sur le sien et je ris à mon tour en constatant qu'il louchait aussi. Nous étions tous les deux à rire de bon cœur dans cet endroit surprenant avec chacun un papillon sur le bout du nez. Quelle scène !

Mais la suite m'étonna plus encore.

Le mien s'envola et mon père s'adressa à son papillon :

– Viens-là, lui dit-il en relevant sa main droite comme pour l'inviter à s'y poser.

Le papillon vint s'installer sur son doigt. On aurait cru qu'ils se regardaient l'un l'autre et communiquaient ensemble. Mon père vit mon air ébahi et après avoir soulevé sa main comme pour indiquer au papillon bleu de prendre son envol, ce qu'il fit, il la passa dans mes cheveux en les ébouriffant.

– Ah, Laël, tu as tellement de choses à découvrir ! En route ! dit-il avec entrain.

Il s’engagea dans le chemin qui se situait à côté du parterre de fleurs dans lequel nous nous trouvions. Je le suivis. Le sol brillait, comme si de petits éclats de verre se mélangaient à la terre. Mon père dût lire dans mes pensées.

– Ce ne sont pas des morceaux de verre, ce sont des diamants.

Je compris que j’allais être surpris plus d’une fois aujourd’hui.

Aujourd’hui ? Mais quel jour étions-nous ? Quand nous avions quitté la maison, il faisait nuit et là le jour régnait. Les films de science-fiction me revinrent en tête.

– Papa ! On est dans le futur ?

Il laissa échapper un petit rire puis il reprit d’une voix mystérieuse, mimant ce qu’il me décrivait :

– Non, on n’est pas dans le futur. Nous sommes sur une autre planète, elle est pleine d’extraterrestres dévoreurs d’humains et ils...

– Allez, le coupais-je comprenant qu’il me taquinait, explique.

– Nous sommes dans le présent, dit-il avec sérieux. Ce que tu vois là, ce que tu vis là est bien réel, aujourd’hui même.

– Et pourquoi il fait jour ici ?

– En fait, ici, il ne fait jamais nuit.

Je levai les yeux et je m’aperçus qu’il n’y avait pas de ciel ni de soleil. Juste de la lumière. Je n’y avais pas fait attention jusque-là, il faut dire qu’il y avait tellement de choses à voir.

– Comment c’est possible qu’il fasse jour sans soleil ?

– En fait ici il n’y en a pas besoin, ni pour éclairer ni pour nous réchauffer. La lumière et la chaleur prennent leur source ailleurs et tu auras bien des occasions de trouver comment.

– Quel endroit étrange.

J’avais beaucoup de questions, pourtant alors que nous avancions côte à côte sur le chemin de diamants, je restais silencieux. Je désirais profiter du spectacle qui nous entourait. J’écoutais le sifflement des oiseaux, je distinguais des bruits lointains. J’entendais un ruissellement d’eau, mais je ne voyais rien autour qui ressemble à une cascade ou à un torrent.

Un bel oiseau au plumage noir et portant une coiffe jaune se posa devant nous. Il n’avait pas l’air sauvage. Nous nous arrê tâmes et il se mit à chanter. Droit, la tête relevée, il prenait la pause d’un chanteur d’opéra. Son chant était pur et se prolongeait en échos légers qui résonnaient en moi. Je n’en avais jamais entendu de semblable à celui-ci. Après quelques minutes, il s’envola. Ce fut un véritable moment de grâce. Mon père se tourna vers moi, ravi, mais pas étonné. Il avait dû en écouter plusieurs ici.

Il m’avait dit que c’était un jardin, mais il me paraissait bien grand pour un jardin. Cela faisait plusieurs minutes que nous marchions. Nous étions passés devant des arbres tous plus beaux les uns que les autres. J’en reconnaissais plusieurs et d’autres qui m’étaient inconnus n’appartenaient sans doute pas à la flore terrestre.

Sur terre... Étions-nous sur terre ?

Je remarquai non loin de notre chemin, ce qui me semblait être un pommier. Je quittai le sentier et me dirigeai vers lui, mon père à ma suite.

– Ce sont des pommes ?

– Oui !

Il savait à quel point j'en raffolais. Celles-ci étaient jaunes et rouges, les deux couleurs se mélangeant à certains endroits de leur peau. Mais comme tout ce que je voyais ici, elles étaient plus attirantes. Je ne pouvais pas dire qu'elles étaient parfaitement rondes, néanmoins leur aspect était superbe malgré des irrégularités qui donnaient à chacune son identité. J'en salivais et je commençais à avoir faim alors que je ne pensais pas à manger auparavant.

– Je peux goûter ?

– Non, tu ne peux pas... sinon tu mourras ! reprit-il de sa voix dramatique.

Je constatai que mon père ne perdait pas son sens de l'humour habituel et je souris parce que j'affectionnais ce trait de caractère.

– Tu peux en prendre une ou plusieurs même si tu veux, finit-il par me dire, constatant sans surprise que sa blague n'avait pas été prise au sérieux.

J'en choisis une et je mordis dedans à pleines dents. Mes papilles gustatives s'affolèrent. Je n'en avais jamais mangé une aussi bonne. Elle était succulente ! Acidulée, parfumée, croquante et juteuse. C'est comme s'il se révélait le réel goût de la pomme.

Mon père se régala autant et nous reprîmes notre route.

Nous devons marcher depuis longtemps, mais je n'étais pas fatigué. C'était étrange, je n'avais plus de notion du temps.

Le bruit du ruissellement se rapprochait et un spectacle surprenant se déploya devant nous. Nous étions arrivés près d'un fleuve qui coulait, paisible, et le paysage s'étendait sur la rive opposée. On aurait dit un miroir aux mille éclats, pourtant il n'y avait pas de soleil pour lui donner ce scintil-

lement. Je me demandai s'il débordait parfois et venait inonder le jardin.

– Tu veux boire ? me proposa mon père.

Voir cette eau avait éveillé ma soif. Nous nous dirigeâmes vers la rive sauf qu'une biche s'approchait et par réflexe, je m'arrêtai, désirant profiter du spectacle. Mais mon père me fit signe de continuer et la biche fit de même. Il lui tendit la main.

– Viens !

Elle avança vers nous sans hésiter. Arrivée à notre hauteur, mon père la caressa. Il me regarda d'un air faussement fier comme si je devais être fasciné par ce qu'il avait fait. Puis, d'un signe de tête il m'invita à faire comme lui. Je posais ma main sur son pelage lorsqu'elle étira sa tête vers moi et me caressa le visage de son museau.

J'avançai dans ce jardin, de surprise en surprise. La biche but puis repartit en direction de ce qui ressemblait plus loin à l'orée d'un bois.

– Alors, tu veux la goûter cette eau ?

Elle était limpide et il devait sans doute y avoir au fond quelques pierres précieuses qui lui donnaient cet éclat.

Mon père se pencha et fit une coupe de ses mains et je l'imitai. En contemplant mon reflet, je me trouvais bien plus beau et rayonnant que d'habitude.

L'eau était fraîche, mais j'aurais pu m'y baigner sans problème. Je commençai à en boire. Celle que je buvais avait toujours un goût suspect, celle-ci était délicieuse.

Boire me fit du bien. Après avoir mangé cette pomme et m'être désaltéré de cette eau, je me sentais comblé comme jamais. Je ne manquais pourtant de rien auparavant, me semblait-il.

– Viens, on arrive au bout du jardin, on va entrer dans la ville.

– C'est ta clé qui nous a conduits ici ? Et la Cité qu'est-ce que c'est ? Il y a beaucoup de gens qui connaissent cet endroit ?

Les questions fusaient, je ne pouvais plus les garder pour moi.

– Ça va être difficile de répondre à toutes tes questions en une seule fois. Mais voilà comment je pourrais commenter. Tu vois le chemin que nous avons parcouru ?

– Oui, dis-je en regardant en arrière.

– Et bien, ce sera ainsi pendant encore très longtemps. Je ne te parle pas de marche dans le sens physique, c'est une image que je te donne pour t'expliquer plus clairement. Et cette image, crois-moi, tu vas avoir de nombreuses occasions de l'entendre. Elle te sera rappelée régulièrement, je te le dis en connaissance de cause. Comprendre ce qui t'entoure se fera au fur et à mesure de ta marche, comme tu l'as vécu sur ce chemin. Je ne peux pas tout te transmettre en une fois et moi-même, je découvre encore. Ce que je peux te dire, c'est que c'était la première fois que tu venais ici et que c'est toujours par le jardin que nous entrons les premières fois. Parce que c'est là que tout a commencé il y a longtemps. Sauf que pendant des siècles, l'accès au jardin et à la Cité était caché. Ce n'est plus le cas, comme tu peux le constater. Je ne veux pas te donner trop d'informations d'un seul coup, le temps que tu les digères un peu. Mais pour répondre à une autre de tes questions, non, je n'ai pas besoin d'avoir la clé sur moi pour venir ici. C'est comme un symbole qui me rappelle que j'ai accès à ce jardin et à tout le reste.

Je comprenais les mots, seulement je ne saisis pas tout le sens. Il avait raison, il me faudrait du temps pour tout rassembler.

– Alors, prêt à entrer dans la ville ?

Nous étions entourés d'un côté et de l'autre de grands bambous et à quelques pas de nous, un virage. Le chemin n'était plus un sentier de terre et de diamants, mais une allée pavée et dorée.

– Ils ne sont pas en or quand même ?

– Si, si, me répondit mon père enjoué. Mais ne t'avise pas d'essayer d'en déterrer un pour le ramener à la maison, on n'a pas de temps à perdre, plaisanta-t-il.

Arrivés au tournant, le cœur de la Cité se dévoilait pour la première fois devant moi.

CHAPITRE 3

LA VILLE

La ville s'étendait, majestueuse et indescriptible de beauté. À l'entrée de la route où nous nous tenions, il n'y avait pas d'habitations, toutefois au loin, je voyais diverses bâtisses.

Je réalisais que le chemin que nous avions emprunté était en légère pente. Comme la marche ne me fatiguait pas, je n'avais pas remarqué que nous montions.

La ville de la Cité se déployait sur un mont jusqu'à nous. Le sommet ne formait pas un pic, mais un dôme. J'en voyais deux versants et n'appréciais donc pas son ampleur. Cependant, elle était impressionnante et comme tout ce que je parcourais depuis le début de cette aventure, elle brillait de mille feux.

En haut, au centre du mont, se trouvait une sorte de château et je n'en avais jamais vu de semblable. Il était de forme cubique et depuis de grandes ouvertures des rayons de lumière colorés émergeaient et se reflétaient dans tout le reste de la ville. De là où je me tenais, j'apercevais six entrées et par déduction, il devait y en avoir autant sur l'autre versant, soit douze au total. Deux fleuves coulaient du centre des façades du château comme s'ils sortaient de ses entrailles.

- Il y a d'autres fleuves de l'autre côté aussi ?
- C'est ça, il y en a quatre.

J'en conclus que celui que nous avons vu dans le jardin partait de là-haut.

La Cité se différenciail de nos villes bitumées et agrémentées çà et là de quelques arbres et parterres de fleurs. Ici, la nature et la ville se mariaient comme si elles ne faisaient qu'une. Il y avait, comme dans le jardin, des végétaux de toutes sortes, mais aussi des espaces cultivés. Dans la Cité, tout fusionnait, dans un accord parfait.

– Avançons si tu veux.

Cela faisait un moment que nous contemplions le décor et il restait tant à voir. J'étais certain d'admirer la ville en la parcourant.

À part des animaux dans le jardin, nous n'avions croisé personne. Nous nous approchions des premiers bâtiments et ils n'obéissaient à aucun code architectural connu. Les façades étaient tantôt celles de maisons occidentales, de cases africaines, de demeures asiatiques, mais la majeure partie était des édifices qui paraissaient sortir tout droit du futur. Je n'en avais jamais vu de tels, ni dans des films ni dans des magazines. Bois noble, terre ocre, belles pierres de tuffeau, paille d'un blond doré selon les bâtisses et ornées de matériaux dits précieux, elles scintillaient.

Je m'étais demandé si nous étions dans une ville fantôme, cependant je commençais à discerner des bruits de voix.

– Papa, il y a d'autres personnes ici ?

– Oh que oui, il y a toujours du monde ! Mais quand il y en a peu dans les rues comme maintenant c'est qu'il y a une cérémonie. On aime tous assister à ces événements et c'est formidable qu'on soit là à cette occasion.

Il n'eut pas le temps de finir de m'expliquer quelle était la cérémonie et qui vivait dans cette cité parce que je distin-

guais des individus à quelques mètres de nous, à l'entrée d'une nouvelle rue. Ils discutaient les uns avec les autres, par groupe de deux ou trois et ils se dirigeaient vers les hauteurs de la Cité. Nous ayant remarqués, deux hommes venaient à notre rencontre. Apparemment, il n'y avait pas de code vestimentaire non plus dans cette ville parce qu'ils n'étaient pas habillés comme nous. L'un semblait d'origine japonaise, vêtu d'un kimono blanc et d'une ceinture bleue roi, l'autre me paraissait d'un pays d'Afrique du Nord et portait une djellaba noire et dorée. Ils étaient comme nous, pieds nus. Même si je ne comprenais pas comment nos vêtements avaient pu être changés, je constatais face à ces deux individus que les nôtres étaient de type européen.

Ils connaissaient déjà mon père.

– Chris, heureux de te voir, entama l'Asiatique. C'est ton fils ? enchaina-t-il en se tournant vers moi.

Rayonnant et sympathique, il souriait jusqu'aux oreilles. Lorsque le deuxième homme nous adressa la parole, j'en conclus que les gens étaient certainement tous aimables ici.

– Bonjour Chris ! Bonjour... Laël ? Que tu ressembles à ton père ! C'est un grand jour pour nous de te rencontrer, nous avons beaucoup entendu parler de toi. Bienvenue dans la Cité ! dit-il en accompagnant sa parole d'un geste ample qui me présentait le décor.

– Ah Takeo et Ahmed, merci de votre accueil ! répondit mon père pendant que les deux hommes nous serraient amicalement dans leurs bras.

Je n'avais pas encore ouvert la bouche, m'apercevant d'une nouvelle chose fabuleuse de la Cité. Lorsque le premier, Takeo, avait parlé, je ne relevai pas ce qui était en train de se produire. Mais quand Ahmed prit à son tour la parole, je constatai avec stupéfaction que chacun s'était ex-

primé dans sa langue natale et je vous assure que je ne comprenais ni l'arabe ni le japonais jusqu'ici. Mais je saisis-
sais chaque mot comme si leur langue était la mienne. Mon
père savait sans doute ce qui se passait dans ma tête, car il
me dit en riant :

– Alors, ça t'épate ? Tu te découvres un don pour les
langues ?

– Heu... oui... c'est ça...

Il s'adressa de nouveau à ses amis :

– Je suppose que la plupart sont déjà à la cérémonie ?

– Oui ! C'est si bon de se trouver ici lorsqu'il y en a une !

Nous reprîmes notre marche et des gens nous saluaient
sur notre passage. Mon père avait l'air d'en connaître la
plupart. Je me croyais dans tous les endroits du monde en
même temps au milieu de ces gens, habillés dans des tenues
traditionnelles éblouissantes, parlant des langues et dia-
lectes inconnus, mais qui ici m'étaient familiers. C'était tel-
lement étrange d'entendre des conversations s'échanger
dans des langues différentes et de les comprendre toutes. Ce
qui me frappait aussi, alors que nous nous dirigions vers le
lieu de la cérémonie, c'était l'ambiance qui régnait dans
cette ville. Tout le monde s'appréciait, il y avait beaucoup de
rires, de gestes affectueux et d'embrassades et je ne sentais
rien d'hypocrite, de mielleux ou de distant dans ce que je
voyais et entendais. On aurait cru qu'il n'y avait ici que des
amis proches, des relations vraies, des hommes et des
femmes comblés. Des enfants couraient en sautillant, heu-
reux, vers le château. Je me sentais bien et je me demandais
pourquoi mon père ne m'avait fait pénétrer dans cet univers
que maintenant.

– Ça y est, on y est presque.

Nous arrivions à proximité du château et il y avait beaucoup de monde. Je ne savais pas que la cérémonie se déroulait ici et j'en étais enchanté parce que j'avais hâte de le voir de plus près.

Parvenu devant, je me sentis tout petit. Je ne pouvais en observer maintenant qu'une seule face. Le mur était fait de grosses pierres qui paraissaient être recouvertes d'or, toutes de formes et de tailles différentes. Elles s'imbriquaient les unes dans les autres comme un parfait puzzle.

Nous étions à quelques mètres de l'un des fleuves qui coulaient des fondations du château. Regarder l'eau me donna de nouveau soif, mais je n'eus pas le temps de m'en approcher pour boire, car mon père m'invita à rentrer.

Nous nous dirigeâmes vers l'une des douze entrées, celle depuis laquelle partait l'un des fleuves. Un pont-levis nous permettait de pénétrer sous la grande porte. Enfin, sous la large ouverture, car il n'y avait pas de porte. C'était vraisemblablement un lieu dans lequel on pouvait s'introduire simplement.

Je n'étais pas étonné de constater qu'à l'intérieur la luminosité était plus forte encore, car en approchant, j'avais de nouveau été ébloui. Pourtant aucun système d'éclairage n'apparaissait ici.

Les murs étaient identiques, aucune décoration particulière, toutefois les mêmes pierres reflétaient le halo multicolore que j'avais vu sortir du château. L'ambiance était chaleureuse et animée.

La foule progressait en direction de ce qui ressemblait à un immense auditorium, pouvant contenir plusieurs milliers de personnes. On continuait à nous saluer et certains m'appelaient par mon prénom alors que je les rencontrais pour la première fois.

Mon père m'avait laissé observer ce qui m'entourait et il était difficile de faire un pas sans être arrêté par quelqu'un. Nous n'avions donc pas l'occasion de parler de ce que je découvrais.

– Asseyons-nous là.

Il me montrait deux sièges libres vers le haut de l'auditorium. Nous nous installâmes et je pus lui poser quelques questions.

– Papa, comment ça se fait que les gens connaissent mon prénom ?

– En fait, tout le monde ne le connaît pas. Il y aura toujours des personnes que tu rencontreras pour la première fois ici. Mais ceux qui le connaissent sont des gens avec qui j'ai déjà eu l'occasion de parler et de partager du temps. Ils savaient que j'étais impatient de te révéler cet endroit.

– C'est fantastique ! Je sens que je ne rêve pas, mais c'est vraiment extraordinaire... Extraordinaire ! m'exclamai-je en m'enfonçant un peu plus dans le siège violet sur lequel j'étais assis. Pourquoi tu ne m'y as pas emmené plus tôt ?

– Tout le monde n'est pas prêt à voir la Cité. Peut-être... c'est possible... que j'ai trop attendu pour te le montrer. Mais il faut un cœur bien disposé pour pouvoir y accéder. D'abord, il faut faire confiance à la personne qui nous y emmène. Dans ce domaine, je pense qu'on aurait pu le faire depuis bien longtemps... enfin, j'espère ! me dit-il simulatant une petite grimace. Pour le reste, il m'est arrivé d'hésiter, mais c'est difficile à expliquer. J'avais très envie de t'y emmener, crois-moi, seulement j'avais l'impression que ce n'était pas encore le moment.

– Et qu'est-ce qui t'a fait sentir que ça l'était ?

– Et bien, c'est la première fois que je te voyais dans un tel état de remise en question et d'humilité. Tu n'avais ja-

mais reconnu à ce point tes faiblesses sans désirer les cacher. Et pour moi, c'est le signe d'un cœur bien disposé. Tu sais, j'ai déjà rencontré des personnes qui sont entrées dans la Cité sans cette disposition-là et ce n'est pas ce dont j'avais envie pour toi, dit-il avec une légère moue.

Je voulais lui poser d'autres questions, mais je fus arrêté par les voix qui diminuaient et semblaient introduire le début de quelque chose. Effectivement, ces prémices silencieuses annonçaient l'entrée de quelqu'un.

CHAPITRE 4

LA CEREMONIE

Nous étions presque tout en haut de l'auditorium, cependant j'arrivais à percevoir l'aura qui entourait l'homme qui pénétra en bas. Il était aussi singulier que tous ceux que j'avais croisés ici et j'aurais eu du mal à lui donner un âge, mais la lumière qui émanait de sa personne était surprenante. Je pensais que si je m'étais trouvé plus près de lui, j'aurais éprouvé les mêmes sensations que lorsque je suis entré dans la Cité. Il était vêtu d'une chemise de style ethnique et d'un pantalon ample, d'une couleur et d'un éclat indéfinissables. On aurait dit que sa tenue réfléchissait toutes les couleurs et la lumière possible et qu'elles rayonnaient tout autour de lui. C'était tout ce que j'arrivais à distinguer et cela était d'une réalité qui ne cessait de m'étonner.

Des gens en bas le saluaient, comme ils l'avaient fait avec mon père et moi. Je me demandais s'ils voyaient aussi le halo qui l'entourait parce que cela ne semblait surprendre personne. Ceux qu'ils croisaient en rejoignant le centre de l'auditorium, lui faisaient des accolades ou des tapes amicales sur le dos.

– C'est Solel ! Tu auras l'occasion de le rencontrer personnellement si tu reviens dans la Cité.

« *Si tu reviens* », voilà des mots qui me laissaient perplexe. Pour quelle raison ne voudrais-je pas revenir ici ? Le

peu que j'en avais vu était tellement fantastique et le monde que je connaissais jusqu'alors me paraissait bien fade maintenant.

Les portes en bas s'ouvrirent à nouveau et des créatures étranges entrèrent. Ces êtres, certains immenses, d'autres dont la taille s'approchait de la mienne, n'appartenaient pas à la classe humaine même s'ils en avaient certains aspects. Une partie d'entre eux s'arrêta en bas tandis que l'autre s'engageait vers le reste de l'auditorium. Ceux qui arrivaient vers les hauteurs, dans notre direction, me permirent de les observer de plus près. Ils portaient tous une jupe longue, attachée en portefeuille, de couleur dorée. Je ne voyais pas leurs jambes et de toute façon, ils ne marchaient pas mais flottaient au-dessus du sol, comme s'ils avançaient en lévitation. Leur large carrure, elle, était visible, car aucun vêtement ne la dissimulait. Leur torse dont la forme ressemblait à celui d'un homme était recouvert de poils et brillait comme la robe d'un cheval. Alezan, bai, noir, crème et parfois des panachés permettaient de les différencier. Ils possédaient deux yeux et c'est un bec qui prenait place au centre de leur visage. Pas de peau visible non plus sur leur figure, mais comme un duvet d'oiseau. À la place des cheveux, ils arboraient une crête de plumes colorées. Les gens qu'ils croisaient leur parlaient de façon tout à fait naturelle.

– Ce sont les Messagers de la Cité, on les appelle aussi les Protecteurs, me précisa mon père qui avait remarqué mon air ébahi. La cérémonie va commencer.

L'un des Messagers souffla dans une espèce de trompette pour marquer le début de la célébration. Solel prit la parole alors que les derniers arrivants s'installaient. Nous étions plusieurs dizaines de milliers de personnes rassemblées et

bien qu'il n'ait pas de microphone, je pus entendre parfaitement le son de sa voix, douce et grave.

– Que c'est bon de vous voir tous ici ! Je sais combien nous aimons tous ces cérémonies et la joie que nous avons de vivre ensemble ces instants. Vous êtes sans doute impatients de savoir qui nous allons honorer maintenant.

Sa voix vibrait en moi. Il se dégageait une telle force et une telle délicatesse lorsqu'il parlait. C'était étrange et agréable.

– N'attendons pas plus longtemps. J'invite tous ceux qui sont là pour recevoir leur clé à venir me rejoindre !

Des dizaines et des dizaines de personnes se levèrent de toutes parts de l'auditorium. Il y avait du mouvement et le silence qui régnait jusque-là se transforma en acclamations – cris, sifflements, youyou, applaudissements – la joie résonnait dans tous les coins de la salle. Certains tapaient sur des tambours, des gens se levaient et d'autres se mettaient à danser à leur place. Moi-même, je fus pris dans cette ambiance et je frappais des mains sans même savoir pourquoi. Mon père se déhanchait dans le peu d'espace qu'il avait et tournait sur lui-même, bras en l'air, dans une excitation presque enfantine. Cela me fit sourire. Je ne l'avais jamais vu ainsi. Il semblait bien plus libre que ce que je connaissais de lui.

Solel aussi tapait dans les mains et sautillait gaiement sur ses deux jambes en accueillant ceux qui s'approchaient de lui.

Quelle ambiance !

Quand toutes les personnes invitées à descendre furent arrivées en bas, les acclamations cessèrent d'elles-mêmes.

De ce que j'avais vu lorsque les gens avaient commencé à se lever à l'appel, il y avait des hommes et des femmes de

tous âges, des adolescents comme moi et des enfants. Et ils auraient pu appartenir à tous les continents du monde. Je me permis de poser une question qui me trottait dans la tête depuis un moment.

– Papa, chuchotais-je, tous ces gens qui sont ici, c'est leur ville ? C'est là où ils vivent ? Ou alors ce sont des visiteurs, comme nous ?

– Aucune de tes questions ne peut avoir une réponse courte et simple. Mais, pour faire rapide, ils sont comme nous, mais je ne dirai pas qu'ils sont tous des visiteurs. Mais chut, écoute, ça commence. On en reparle après.

À vue d'œil, une centaine de personnes se tenaient devant Solel. Quand il reprit la parole, il avait de l'émotion dans sa voix et j'en fus moi-même saisi. Je sentais que c'était un moment vraiment spécial.

– Mes amis, c'est un jour important pour nous tous et particulièrement pour vous, dit-il en s'adressant à ceux qui se trouvaient devant lui. Ces cérémonies sont fréquentes et pourtant elles ne perdent jamais de leur saveur. Vous êtes là pour recevoir la clé, votre clé de la Cité, celle de ce Royaume. Et je suis honoré et comblé de pouvoir vous la remettre ! Elle ne vient pas d'être conçue spécialement à cette occasion. Elle existe depuis longtemps, avant même que vous ne preniez conscience de ce lieu et elle portait déjà vos noms. Elle est le symbole d'une réalité : la certitude que vous faites partie de la Cité et du Royaume. Pourtant ce n'est pas la clé qui est importante, mais ce qu'elle représente pour chacun d'entre nous. C'est le signe que vos cœurs se sont ouverts à la vérité et que vous voulez à présent, vivre vos vies à partir de cette réalité. La Cité était déjà dans vos cœurs, elle vous a été révélée et si vous êtes là c'est que vous l'avez acceptée comme faisant partie de vous. Je vais donc

vous en remettre la clé, dit-il en se tournant vers la personne qui se trouvait la plus proche de lui.

Son discours m'avait bouleversé. Je ne comprenais pas tout, toutefois je saisissais que cette clé était la même que celle de mon père et qu'elle semblait confirmer pour la personne qui la reçoit, son appartenance à la Cité. Ce qu'il me disait tout à l'heure sur le fait qu'ils étaient comme nous devenait plus clair. Ces gens pouvaient venir ici comme mon père le faisait, mais ils devaient sans doute appartenir au même monde que nous. J'avais tout à coup très envie d'en avoir une moi aussi.

La cérémonie se poursuivait. Solel s'était placé devant une femme dont j'avais du mal à discerner l'âge. Elle portait un magnifique sari rose. Il prit une des clés qui se trouvait sur une grande table en marbre juste à côté de lui et s'adressa à la femme :

– Angha, quel plaisir de te remettre cette clé. Je sais à quel point tu n'as pas été épargnée et tes douleurs je les connais aussi. Je sais le chemin que tu as parcouru et la force qui est la tienne. Aujourd'hui, je te donne cette clé et je te le redis : tu fais partie de cette Cité. Ton nom y est inscrit et j'y ai rajouté le nom Nirmayi qui veut dire « Sans défaut ». C'est qui tu es.

Elle se mit à pleurer et Solel la prit affectueusement dans ses bras, sans aucun geste équivoque. Cela me faisait penser à celui qu'un père aurait pu faire avec sa fille. Je regardai le mien, il avait les larmes aux yeux.

Solel se saisit d'une deuxième clé et se dirigea vers une autre personne. C'était un enfant d'une dizaine d'années à peine, habillé d'un pantalon rouge comme le mien et un t-shirt d'un blanc éclatant.

– Pablo, précieux Pablo. Quel honneur de te compter parmi les combattants de la Cité ! Un guerrier tel que toi, courageux et déterminé, c’est une gloire pour nous de t’avoir à nos côtés.

Pablo se tenait debout et au moment où Solel lui adressa la parole, il se mit à genou devant lui. Il avait l’air de se croire à la cour du roi, attendant d’être fait chevalier. Solel posa tendrement sa main sur sa tête. Il lui tendit la clé.

– Cette clé, c’est la tienne. Elle t’attendait depuis longtemps déjà. Ne pense pas que tu sois petit, car tu es grand ! Dessus j’y ai inscrit ce nom : Ademar qui veut dire « Guerrier célèbre ». C’est ce que tu es et ce que tu seras.

Il le releva en lui souriant et embrassa son crâne.

J’étais stupéfait de toutes ses paroles et l’amour qui s’en dégageait.

La troisième était un homme, sans doute originaire d’une tribu indienne d’Amérique du Sud. Il en avait l’allure en tout cas et son vêtement était très coloré.

– Tadi... Tadi, tu as suivi la bonne direction du vent et tu t’es laissé porter jusqu’à nous. Et j’en suis réjoui. Mais comme tu le sais, je ne suis pas étonné. Je savais que tu ferais ce choix. J’ai ajouté ces noms sur ta clé : Isha, qui signifie « Protecteur » et Wapi « Heureux ». Tu es appelé à protéger, non seulement les personnes qui seront autour de toi, mais aussi la précieuse terre qui t’as été confiée. Et la joie te donnera la force d’être ce pilier redoutable.

Tadi prit la clé dans sa main. Il leva son bras en l’air et poussa un cri de joie, sans doute typique de son pays. Solel fit alors une chose surprenante. Il se joignit à lui.

Cet homme me troublait.

Il continua ensuite la remise des clés. Bien que la cérémonie devait durer depuis un bon moment, je ne voyais pas

le temps passer, impatient de découvrir les réactions et les nouveaux noms. D'ailleurs, personne ne sortait de l'auditorium. C'était un réel spectacle et beaucoup essuyaient des larmes d'émotion. Moi-même, elles me montaient souvent aux yeux.

La dernière personne, une dame qui devait être âgée, mais qui se tenait bien droite, sautilla sur ses jambes en voyant que son tour arrivait. Elle était forcément très en forme pour être restée debout tout ce temps-là. J'observai de nouveau mon père et je constatai que c'était aussi cela qui avait changé chez lui à notre entrée dans la Cité. Ses quelques cheveux blancs avaient disparu et il paraissait plus jeune !

– Esther, belle Esther. Tu as voulu me faire croire que tu ne viendrais jamais ? plaisanta-t-il. Tu es merveilleuse et tu n'as pas encore fini de saisir combien tu l'es ! J'ai rajouté deux noms à ta clé : Alma qui signifie « Jeune fille ». Et voici, j'y ai inscrit aussi ce nom : « Redoutable ». Tes jours ne sont pas comptés, ta vraie vie commence Esther-Alma-Redoutable.

Ils se serrèrent quelques instants dans les bras et Esther, la clé dans la main, se mit à virevolter, slalomant à côté de tous ceux qui venaient de recevoir la leur. Alors, tous dans l'auditorium reprirent leurs acclamations, tambours et autres percussions, danses et cris de joie.

– Ça y est Laël, la cérémonie est terminée. Nous allons rentrer, tu as vu beaucoup de choses nouvelles aujourd'hui. Il faut que tu aies le temps de digérer un peu tout ça.

– Oh non ! Pas déjà !

Mon père se mit à rire, ce qui me fit réaliser qu'en effet nous étions ici depuis longtemps. J'avais perdu la notion du temps parce qu'il ne faisait jamais sombre dans la Cité et

que le soleil n'était pas là pour indiquer le moment de la journée.

– D'accord, dis-je sur un ton légèrement déçu. Mais on reviendra ? Tu m'emmèneras à nouveau ?

– Oui bien sûr... Enfin, on verra ce que tu me donnes en échange, plaisanta-t-il. Allez, prends ma main.

Je ne comprenais pas. Il restait assis sur son siège sans paraître vouloir en partir.

– Comment ça ? On ne retourne pas au jardin ?

– Non, on n'a pas besoin. Nous reviendrons sans doute par là-bas la prochaine fois, mais on peut repartir d'ici.

Je lui donnais la main et machinalement, je fermai les yeux.

* * *

Quelques instants plus tard, je les rouvris, sans difficulté. Nous nous trouvions de nouveau dans le bureau de mon père. La pénombre nous entourait malgré les quelques braises restantes du feu et la lampe, encore allumée.

Assis sur le canapé, j'étais perturbé. Le bien-être éprouvé dans la Cité m'avait quitté. J'allais mieux qu'avant la discussion avec mon père, toutefois il y avait comme un vide étrange.

Mon père dû le remarquer parce qu'il me rassura :

– Nous y retournerons. Je sais ce que tu ressens pour l'avoir moi-même vécu. Mais on finit par s'y habituer et au fur et à mesure, on ne vit plus les choses de la même manière. Crois-moi.

Mon regard se posa sur l'écran de l'ordinateur : 20 h 58 ! Je pensais être resté une bonne journée dans la Cité !

– Il ne s'est écoulé que quarante minutes ! ?

– De ce côté, oui. La notion du temps n'est pas la même dans la Cité qu'ici. Mais si je peux te donner un conseil de ma propre expérience, n'essaie même pas de la calculer, tu n'y arriveras pas. Et ça te fera perdre du temps, dit-il avec une petite grimace. Écoute, je pense que tu dois avoir beaucoup de questions et nous pourrions en parler des heures, seulement là, le temps passe plus vite. Si tu remettais les choses un peu en ordre dans ta tête et on en rediscute demain ?

Il avait raison. J'avais beaucoup de questions, mais aussi le besoin de me remémorer les événements du temps passé dans la Cité. Je me levai et je ne résistai pas à lui poser une dernière question avant de rejoindre ma chambre.

– Papa, qui t'a fait découvrir la Cité ?

– Ta maman, me répondit-il avec un sourire. C'est elle qui m'y a fait entrer les premières fois.

CHAPITRE 5

RETOUR EN TERRE CONNUE

Je me réveillai après une excellente nuit. J'avais imaginé avoir du mal à trouver le sommeil après autant d'aventures et d'excitation. Mais en repensant à cette soirée, ou plutôt cette journée – je ne savais pas trop comment la nommer – je m'étais endormi sur mon lit, habillé, sans même m'en apercevoir. Je me rappelais que j'en avais rêvé, de la Cité. Je me remémorais vaguement une cérémonie où je recevais ma propre clé, mais au réveil je n'en avais plus tous les détails et j'étais déçu de ne pas me souvenir du nom qui m'avait été donné.

J'avais hâte de trouver mon père et de lui demander d'y retourner. La tête remplie de questions, j'attendais des réponses.

Nous étions lundi. Je n'avais pas classe parce que, après quelques années de scolarité classique dans laquelle je ne m'épanouissais pas, mes parents avaient fait le choix d'une instruction à la maison. Mes frères avaient suivi le même chemin, ce qui convenait à tout le monde. Quelques amis faisaient de même avec leurs enfants, notamment les Fedeli.

Je regardais l'heure, déjà dix heures. Je vérifiai à la fenêtre si la voiture de mon père était là. Ce n'était pas le cas, il était absent et j'en étais déçu. Et je me rappelai que, comme chaque lundi, Déborah Fedeli allait venir avec ses enfants, Amy et Lucas, à la maison. Ils n'allaient sans doute pas tarder et je me sentais contrarié parce que j'aurais aimé

pouvoir parler en toute tranquillité avec ma mère de ce qui s'était passé la veille. De toute façon, il me serait impossible de penser à autre chose que la Cité aujourd'hui.

Depuis la salle de bain, je reconnus des voix familières. J'étais agacé de les savoir arrivés. En moi se mêlaient de l'impatience et une frustration de ne pas pouvoir faire ce qui m'importait le plus.

Je me dirigeai vers la cuisine où j'y trouvais ma mère, Déborah, Amy et Raph assis autour de la table. Sans doute que Lucas et Uriel, du même âge, devaient déjà jouer aux apprentis explorateurs dans le jardin, comme ils en avaient l'habitude.

– Bonjour, commença ma mère d'un air enjoué.

– Salut ! me lança Déborah à son tour.

– Bonjour, grommelais-je, n'arrivant pas à dissimuler mon irritation.

– Tu t'es levé du mauvais pied ? me demanda ma mère alors que je vérifiais qu'il restait bien de l'eau chaude dans la bouilloire.

– Non, non, ça va, essayai-je de me reprendre d'un air faussement indifférent.

Je cherchais le pot de miel dans un des placards.

– Tu viens dans ma chambre ? demanda Raph à Amy. On pourrait refaire un peu de chimie ?

– Oui bien sûr !

Avec toute cette histoire de Cité, j'en avais oublié l'épisode de la veille avec Raph. Vu mon entrée dans la cuisine, je ne leur avais pas laissé l'occasion de me saluer. Et le temps que je prépare les affaires pour mon petit-déjeuner, ils avaient quitté la pièce.

Ma mère servait un café à Déborah. Je m'installai silencieusement tandis qu'elles reprirent leur conversation, que je n'écoutai que d'une oreille.

Je ne savais pas quel serait mon programme de la journée. Nous travaillions de manière plutôt libre, mes parents nous servant de soutien ou certains de leurs amis, selon les matières. Je m'étais surpris ces dernières semaines à étudier l'histoire des civilisations. Quelques jours avant, j'avais planifié pour ce lundi une sortie à la bibliothèque afin de chercher quelques livres supplémentaires sur le sujet. Mais ce matin, mon emploi du temps perdait de sa saveur en comparaison à mon expérience de la Cité.

De ce que j'avais entendu, Raph et Amy travaillaient la chimie. Ils avaient à peine quelques mois d'écart. Pourtant, elle et moi étions assez complices pendant l'enfance. Nous nous amusions souvent ensemble, car il était facile de l'entraîner dans des jeux dits de garçon. Et puis alors que j'entrai petit à petit dans l'adolescence, nous n'avions plus ce lien du jeu pour entretenir cette relation. Je la considérais toujours comme une amie, mais nous ne nous confiions plus sur des sujets personnels. J'avais maintenant une bande d'amis avec qui je faisais des parties de football ou des sessions de jeux vidéo en réseau. Mais le lien tissé avec Amy persistait, malgré la distance qui s'était installée. Elle et Raph travaillaient souvent ensemble, notamment sur les sciences qu'ils affectionnaient.

Ces derniers mois, ils passaient beaucoup de temps tous les deux et même s'il n'était question que d'amitié, je ressentais malgré tout une pointe de jalousie. Uriel et Lucas jouaient tous les deux, Raph et Amy étudiaient ensemble et je me retrouvais souvent seul. Mes parents parlaient de dé-

ménager vers la campagne ce qui ne m'enchantait pas, car cela rendrait plus difficiles les rencontres avec mes amis.

Je terminai mon petit-déjeuner et je décidai d'aller malgré tout à la bibliothèque.

– Papa rentre bientôt ?

– Non, il est parti à neuf heures ce matin et ne sera sans doute pas de retour avant cet après-midi.

Elle me regarda, la tête penchée et les lèvres légèrement pincées. Je compris à son air désolé, qu'elle savait pourquoi je voulais le voir. C'était évident qu'elle était au courant, mon père avait dû être tellement excité de lui raconter. J'ignorais pourquoi, mais je me sentais gêné qu'elle puisse me penser déçu à cause de cette histoire de Cité. Je détestais que les gens perçoivent mes sentiments, j'aimais garder la face et faire comme si les choses ne m'atteignaient pas. Je faisais alors celui qui prenait beaucoup de distance. Ce fut donc plus fort que moi et je répondis naturellement :

– Non, tant pis, je m'en fiche, je devais aller à la bibliothèque de toute façon.

* * *

Je regagnai ma chambre, je pris mon sac à dos et je sortis en direction de la bibliothèque de notre quartier. Les rues pavillonnaires étaient calmes, comme un lundi matin. J'en avais pour une dizaine de minutes de marche et mes pensées se dirigèrent vers la Cité. J'essayais de répondre moi-même aux questions qui me venaient.

Arrivé à la bibliothèque, j'eus l'envie de faire des recherches sur cette fameuse Cité. J'explorais sur la banque de données le thème de « la cité ». Dès que quelque chose semblait pouvoir correspondre, j'allais trouver le livre, le

feuilletais et constatais, plus ou moins rapidement, que ce n'était pas celle que j'avais découverte dont il était question.

Au bout de deux heures de recherches infructueuses, je conclus que je perdais du temps pour rien et que je n'arriverais pas à travailler efficacement à quelque chose aujourd'hui.

Je décidai de rentrer chez moi, il était quasiment treize heures. En sortant dans la rue, je surpris quelques conversations agitées, çà et là, de quelques passants. Je distinguai le mot « attaque » et en voyant les visages soucieux, je compris rapidement qu'il devait être arrivé quelque chose de grave.

Je me dirigeai directement vers la cuisine, espérant que ma mère m'ait laissé de côté une part du repas. Tout le monde y était installé, même mon père qui ne devait rentrer que plus tard. La discussion semblait animée.

– J'espère que personne n'est encore bloqué sous les décombres et que si c'est le cas ils sont en vie, disait Déborah, l'air affligé.

– Qu'est-ce qui se passe ? demandai-je en m'installant devant la place libre et les couverts qui m'étaient destinés.

– Une nouvelle attaque a eu lieu dans un quartier de Paris, répondit ma mère. Une bombe a explosé dans l'un des bâtiments de la préfecture de police. Il y a déjà plusieurs morts et blessés et les secours en cherchent encore.

– Ce sont les Révoltés ? demandai-je, étonné.

C'était la première fois qu'une attaque de leur part faisait des victimes.

– Apparemment, oui. Vivement que tout cela se termine, ajouta-t-elle

– Ce qui serait bien c'est qu'on puisse y voir plus clair dans cette situation, dit mon père. On nous cache beaucoup

de choses et nous savons que ce n'est pas dans l'unique but de nous protéger. J'ai hâte que la lumière se fasse. Tant qu'on ne va pas au fond du problème, ça ne suffira pas d'arrêter ceux qui ont commis de tels actes. Il y a de toute façon un lien entre... enfin... cela ne sert à rien d'en parler pour le moment, conclut-il d'un geste de main semblant chasser sa pensée.

– Oui, tu as raison, dit ma mère

Chacun retourna à ses réflexions intérieures et je tentais de rattraper mon retard en dévorant ma salade de crudités.

– Alors Laël, tu as fait quoi ce matin ? me demanda Amy.

– Heu... j'étais à la bibliothèque. Je m'intéresse à l'histoire des civilisations ces derniers temps.

– Oh, c'est bien ! s'exclama Déborah. Tu sais que j'adore l'histoire. Si tu as besoin de conseils, cela me plairait de me replonger dans ce chapitre-là. Je constate de plus en plus que c'est parfois important d'explorer le passé pour nous éclairer sur ce qui se déroule dans le présent.

– C'est bien vrai, acquiesça mon père. Et ça compte aussi bien pour les civilisations que pour les vies. Ça peut aider à ne pas refaire les mêmes erreurs.

Le repas touchait à sa fin et la discussion s'arrêta là. Chacun se mit à débarrasser ses couverts. Pensifs, nos esprits étaient tournés vers le drame qui s'était produit aujourd'hui.

– Tu pourrais rejouer le morceau de piano de la dernière fois Raph ? demanda Amy.

Elle avait cette capacité à briser un lourd silence de façon très adroite.

– Oui bien sûr !

Il actionna la manette qui dirigeait son fauteuil et partit en direction du salon, Amy à sa suite.

Alors qu'Uriel et Lucas s'évadaient vers les chambres, je fus surpris d'entendre ma mère dire à Déborah :

– Tu sais, je viens de l'apprendre, mais c'est Raph qui a composé ce morceau, après le décès de Catherine.

– Oh, ça a vraiment dû le marquer...

Catherine était l'une de nos voisines, âgée de soixante-deux ans. C'était une amie de la famille depuis notre arrivée dans le quartier. Il lui arrivait de s'occuper de nous lorsque nous étions plus jeunes et encore dernièrement de Raph, à certaines occasions où il se retrouvait seul. Elle était tombée malade, une mauvaise tumeur décelée trop tard. Malheureusement, elle était partie en quelques semaines et même si nous en avons tous été bouleversés, Raph, qui l'affectionnait particulièrement, avait pris ce départ encore plus difficilement.

À peine quelques secondes après, les premières notes du piano vibrèrent. Il me semblait avoir entendu cette mélodie depuis ma chambre, sans y prêter attention. J'avais pensé que c'était un morceau qu'il avait eu le désir d'apprendre et je n'y avais pas accordé d'intérêt. J'eus alors envie d'écouter plus attentivement. Très naturellement, nous nous retrouvâmes tous dans le salon, mes parents, Déborah ainsi que Amy qui était déjà installée dans l'un des fauteuils, non loin du piano.

Nous ne pouvions voir que le dos de Raph. Il était brun et conservait encore un visage juvénile. Physiquement, il avait la particularité d'être un mélange parfait de ma mère et de mon père et nous avions du mal à savoir de qui il tenait ses yeux ou même son nez, comme si les gènes de mes parents s'étaient entremêlés dans chaque partie de son corps. Ses yeux, par exemple, étaient grands comme ceux de mon père, et légèrement en amandes comme ceux de ma mère. Il avait

un visage pur qui engageait la confiance. Malgré la renoncule, il avait toujours été entouré de gens de tous âges et ce n'était pas à cause d'elle, mais parce que sa personnalité les attirait à lui.

Pour ma part, je ressemblais à mon père. J'avais ses grands yeux et son sourire, par contre j'avais hérité du châtain des cheveux de ma mère. J'étais plutôt grand si bien qu'on me donnait parfois une ou deux années de plus. Je ne laissais pas indifférentes les jeunes filles de mon âge, notamment dans notre quartier. Mais je ne m'étais pas, pour le moment, attardé à cette préoccupation-là, qui en était pourtant une pour certains de mes amis.

Uriel, lui, était le portrait craché de ma mère. Nous plaisantions souvent en disant qu'il lui aurait suffi de porter les cheveux longs et nous en avions une copie quasi semblable au même âge. Ma mère rajoutait généralement en riant, qu'il avait quand même hérité de mon père, ses oreilles plus grandes que les siennes et ses sourcils plus touffus.

Raph jouait depuis une minute à peine et à part cette mélodie qui résonnait dans la pièce, il n'y avait pas un bruit. Je regardai autour de moi. Tout le monde fermait les yeux. Instinctivement, je fis de même. La musique avait commencé comme une plainte avec des notes graves qui évoquaient des sentiments lourds et sombres tandis que s'y fondaient parfois des notes plus aiguës aux airs tristes et mélancoliques. C'était beau, mais déroutant. Comment mon petit frère, si jeune encore, avait-il pu composer une telle musique ? J'étais à la fois émerveillé par la beauté de ce morceau, déconcerté par la maturité qui s'en dégageait et pas sans une pointe de contrariété de ne pas avoir jusque-là, produit quelque chose d'aussi magnifique.

La mélodie changea progressivement. Je perçus comme un lever du jour au travers des notes. La musique était de plus en plus profonde et c'était la première fois de ma vie que j'étais autant transporté par un morceau. Je voyais le soleil se lever sur l'hiver et le printemps qui arrivait, des pousses sortaient des arbres et des fleurs émergeaient du sol. Il y avait de plus en plus de vie, de plus en plus de joie. Le tempo était bien conservé, cependant il y avait au fur et à mesure comme une accélération suggérée par les notes choisies. Le soleil brillait et la nature dansait. Puis la note finale resta suspendue dans le silence du salon et ce fut la dernière image que j'eus en tête et qui s'éteignit à son tour. Habituellement, j'aurais rapidement ouvert les yeux afin que personne ne me surprenne à savourer un tel moment. Mais je n'eus même pas le réflexe de le faire. Je profitai des quelques secondes qui suivirent puis je relevai les paupières. Personne ne bougeait.

Il fallut peut-être une minute avant que la première personne dise quelque chose.

– C'est magnifique Raph, commença Déborah, les larmes aux yeux. C'est émouvant et prenant, surprenant même. Bravo, vraiment.

– C'était encore plus beau que quand tu l'as joué la dernière fois, dit Amy. Je ne me souvenais pas de ce final.

– Merci, répondit Raph, rougissant, gêné par tant de compliments en public. Je l'ai rajouté il y a quelques jours.

Mes parents s'étaient levés. Ma mère fit une bise sur la joue de Raph tandis que mon père toucha affectueusement et fermement son épaule. Puis il regarda dans ma direction et il me sourit. J'avais remarqué, maintenant que j'étais un peu plus âgé, que tous deux veillaient à nous encourager et

nous féliciter, en prenant toujours garde de ne pas laisser celui qui n'était pas au cœur du sujet sur la touche.

– C'était vraiment bien, réussis-je à formuler.

Raph se retourna vers moi l'air surpris.

– Merci.

Habituellement, je n'étais pas du genre à complimenter ce qu'il faisait. Soit je ne disais rien, soit je trouvais toujours le petit quelque chose à critiquer.

Ma mère et Déborah se dirigèrent vers la cuisine et Amy et Raph se mirent à discuter musique autour du piano. Je lançai à mon père un regard qui voulait tout dire. Il me fit un clin d'œil puis un mouvement de tête en direction de son bureau en guise de réponse. Je me levai sans plus attendre et nous nous retrouvâmes tous les deux, assis sur le canapé, comme la veille.

– Alors, comment vas-tu ?

Il avait repris les mêmes mots que lors de notre précédente conversation et cela me fit sourire.

– Ça va. Ça va mieux. Mais j'ai beaucoup de questions et j'ai vraiment envie d'y retourner !

– Oui, oui, je m'en doute. Alors par laquelle on commence ?

– Heu, je ne sais pas trop en fait.

Je remis rapidement en ordre celles qui me semblaient les plus importantes et je posai la première :

– Papa, qu'est-ce que c'est exactement la Cité ?

– Ah, ah, tu as choisi une vaste question. Tu as plusieurs jours devant toi ? me répondit-il sur le ton de la plaisanterie.

– Et bien, peut-être qu'on peut en discuter directement dans la Cité puisque la notion du temps n'est pas la même, lui fis-je remarquer en souriant fièrement.

– Je ne m’attendais pas à celle-là ! dit-il, étonné par ma répartie. Ça me fait plaisir de t’y emmener, tu sais. Prêt ? me demanda-t-il en se calant à mes côtés dans le canapé.

– Tu ne prends pas la clé ?

– Je n’en ai pas besoin.

– Ça, je n’ai pas encore bien compris pourquoi...

– Et bien, je suis honoré et fier de détenir cette clé et elle a énormément de valeur pour moi. Pour te donner une image, c’est comme mon alliance, me dit-il en me montrant l’anneau à son doigt. J’y tiens beaucoup et je serais vraiment déçu si je venais à la perdre, car elle me rappelle ce jour où Maman et moi nous sommes engagés l’un envers l’autre devant des témoins. Mais si cela arrivait, rien ne changerait le fait que je suis marié avec elle ni à mon amour pour elle. Ce qui est le plus précieux pour moi, ce n’est pas mon alliance, c’est ta mère. Tu saisis ?

– Oui, c’est un peu plus clair...

– La Cité, ce qu’elle est, c’est ce qui a de la valeur à mes yeux. La clé est le symbole que je me suis engagé à vivre avec ce qui l’anime. Et ce qui l’anime... c’est l’Esprit de la Cité. Partout où je suis, j’aime ta maman. Partout où je suis, j’aime la Cité et surtout ce qui fait son existence. La différence extraordinaire entre Maman et la Cité c’est que, si je suis loin de ta mère, mes sentiments restent les mêmes, sauf que je ne peux pas vivre pleinement la relation avec elle. Alors qu’avec la Cité, quand tu saisis à quel point elle est réelle et ce qu’elle est vraiment, tu peux y accéder, quel que soit l’endroit où tu te trouves, avec ou sans clé. Cela fait partie des choses que je vais pouvoir t’expliquer un peu plus en profondeur lorsqu’on y sera.

– Ça me paraît complètement incroyable... Et comment tu y vas ?

– Je pense à elle et au fait qu'elle est réelle, que j'ai envie de m'y rendre. Et je m'y retrouve ! C'est aussi simple que ça !

– Alors il suffit d'y croire ? Tout simplement ? demandai-je, étonné.

– Oui, enfin dans les faits ce n'est pas si évident que ça. Ta mère m'y a emmené plusieurs fois et j'y croyais vraiment lorsque je m'y trouvais avec elle. Mais une fois que j'ai voulu y aller par moi-même, il s'est avéré que je n'étais plus si convaincu. Dans la Cité, tout semble évident, sauf que quand on revient là, on est vite repris par la logique et l'ordinaire et on oublie que l'extraordinaire existe vraiment. Et puis, c'est souvent plus facile de vivre des choses incroyables quand ce sont les autres qui les réalisent pour nous. Quand c'est le moment de les vivre par soi-même, ce n'est plus toujours aussi simple.

Il marqua une pause puis reprit joyeusement :

– Alors, on y va ? On se retrouve là-bas où je t'emmène ?

– Tu m'emmènes !

Il ne fallait pas chercher bien loin pour reconnaître que je ne me sentais pas capable de faire ce voyage tout seul. Et puis, dans la Cité, je n'avais pas peur, mais ici, dans le salon, j'étais impatient et inquiet à la fois.

– Donne-moi ta main. En route et... accroche bien ta ceinture ! me dit mon père en plaisantant.

Je fermai les yeux et à travers mes paupières, l'intense lumière surgit.